

Koons

Trader, marié à une hardeuse, méprisé par la critique, industriel et aujourd'hui l'artiste le mieux coté du monde, Jeff Koons a eu mille vies. Park vous raconte la story la plus fascinante de l'art contemporain.

Par Nicolas Bauche

Jeff Koons est le genre de mec qui agace. Alors que la plupart des artistes de Tribeca - quartier arty de New York - triment comme des damnés pour refourguer une de leurs toiles, Koons amasse des fortunes. Il est même aujourd'hui l'artiste vivant le plus cher au monde, coupant ainsi l'herbe sous le pied au bad boy des arts plastiques Damien Hirst, jusqu'ici détenteur de ce record. En novembre 2007, Koons réussit son plus grand coup d'éclat : HANGING HEART, un énorme coeur rouge sang de 3 mètres de haut et pesant 1,5 tonne, a défoncé le plafond des enchères de Sotheby's pour atteindre les 23,6 millions de dollars. Mais sa cote stratosphérique dans les salles de ventes internationales ne lui a pas franchement gagné les faveurs de la critique. Régulièrement, Michael Kimmelman, le gourou de l'art du New York Times, lui rentre dans le lard pour rappeler à l'artiste qu'il est « artificiel », « cheap » et « cynique ». Une douche froide qui dure depuis bientôt trente ans. ...

LIVRES/ART

LA FORCE DE FRAPPE
D'UN MISSILE

... Lorsque Jeff Koons déboule en 1979 sur la scène artistique new-yorkaise, il est âgé de 24 ans et se pose en héritier de la culture pop initiée par Andy Warhol. Un mouvement qui n'a jamais été aussi "in", débordant partout, de la publicité à la musique. Tout frais émoulu des prestigieux Maryland Institute Colleges of Art de Baltimore et de Chicago, le petit gars pense stratégiquement tenir le bon bout en jouant à fond cette carte. Et... rien ! En 1980, sa première expo THE NEW, composé d'aspirateurs flambant neufs, est un four retentissant. Quelques galeristes croient en lui, mais les ventes ne suivent pas vraiment. Koons tient bon, se reconvertit avec un certain succès en trader à Wall Street, refourguant au prix fort des actions dans des compagnies pétrolières pour financer ses oeuvres. Mais, après deux ans de vie new-yorkaise, il est désespérément à sec : il retourne alors la queue entre les jambes chez ses parents en Floride dans l'espoir de se refaire. Son destin aurait pu s'arrêter là, dans ce bouge de retraités, mais Koons ne se résigne pas : plus que jamais, il veut devenir une star de l'art.

La Floride devient alors le laboratoire de sa mutation en héros tout droit sorti d'un Brett Easton Ellis. Un artiste plus rockabilly, assumant son goût du trash et du fric, et qui touche enfin le jackpot. Le plasticien ne part pourtant pas gagnant dans ce relooking. Physiquement, il est plus proche du néant que du playboy ramassant les gonzesses à la pelle. Mais les années qu'il a passées à la com' du MoMA, le musée d'art moderne de New York, en ont fait un pro de la tchatche. «Il a la force de frappe d'un missile. Sa stratégie ? Révéler son ambition», soutient mordicus Paul Schimmel (Musée d'Art contemporain de Los Angeles). Et son passage éclair à Wall Street l'a convaincu que la place financière viendra bientôt parier tous ses pétrodollars sur les nouveaux artistes branchés et sulfureux. Ce sont les années 80, la genèse du bling-bling, où chacun cherche à réaliser des gros coups financiers. Ses quelques accointances avec les milieux d'affaires sont son seul va-tout. Koons n'a pas le choix : il doit les fasciner, les hypnotiser pour les convaincre d'investir gros sur lui.

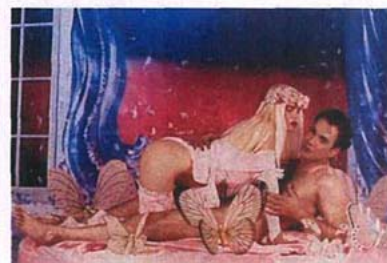
UNEPorno STAR DANS SON LIT

Sa deuxième naissance new-yorkaise sera la bonne. Après trois ans passés dans le no man's land de l'art, il réalise un come-back éclatant à la International With





LA SÉRIE DE PHOTOS MADE IN HEAVEN EST UN BEST OF Q. KOONS Y BANDE COMME UN TAUREAU, ET LA CICCIOLINA Y MET TOUT SON TALENT DE HARDEUSE.



Plus c'est gros, plus ça brille, plus Koons est content ! L'Amérique multiplie les sculptures et les installations gentiment vulgaires. Tout y passe : les has been de la pop (Michael Jackson), les salopes professionnelles (la Ciccilina)... Oui, Koons a l'imaginaire d'un lecteur de Hustler, et alors ?

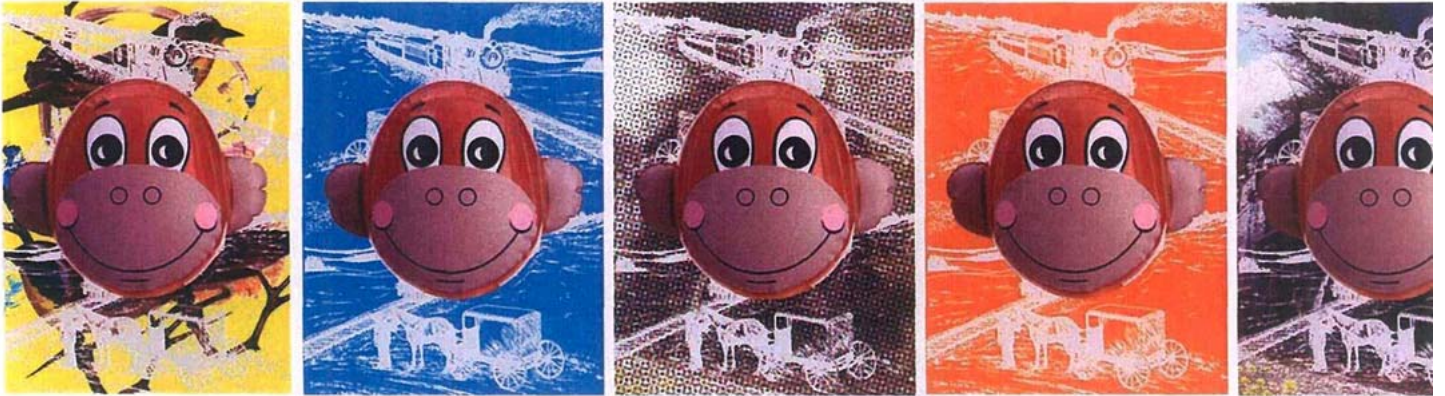
La faute à Warhol

Si les œuvres contemporaines font régulièrement exploser les enchères, le coupable est tout trouvé : Andy Warhol.

En exploitant la sérigraphie, Mister Studio 54 ignorait qu'il ferait, encore maintenant, tourner la planche à billets. En 2006, son ORANGE MARILYN a cassé le baraque : elle a été adjugée à 16,2 millions de dollars. Et encore, Warhol n'en avait réalisé que treize prototypes, et dans un format moyen (50,8 sur 40,6 cm). La Factory, son studio mythique, ressemblait presque à un atelier de clandestins, regroupant les jeunes artistes les plus hype, de la plasticienne Ultra Violet au canon Joe Dallesandro. Ces petites mains ont participé activement à la production de la Factory, arrosant le marché d'œuvres d'art en un temps record. Au final, elles ont fait de Warhol un concept, limite une marque. Mais pas une arnaque.

Monument Gallery de l'East Village, véritable terrain de chasse des golden boys. Charles Saatchi, le célébritissime publicitaire anglais de Saatchi&Saatchi, tombe en pamoison devant ses œuvres, tout comme plus tard François Pinault, propriétaire de la maison de ventes Christie's. C'est le début d'une histoire d'amour qui ne se dément pas avec les puissants de ce monde. «Koons est un artiste que l'on utilise comme un trophée. Et ça ne le gêne pas le moins du monde», lâchait récemment Donald Young, le manitou des galeries d'art de Chicago. En contrepartie de son fun, Koons demande à ses commanditaires de déboursier la mise nécessaire à la fabrication de la pièce. Personne ne rechigne à cette surfacturation : pourquoi ? «Si vous voulez passer un bon moment, il ne vous laissera pas en rade», résumait dans la presse américaine Dan Cameron (New Museum of Contemporary Art, New York). «Mais derrière la soif de plaisir, il ...

LIVRES/ART



... traite de grandes questions philosophiques. Il divertit les marxistes et les enfants.»
Tout ce qu'il a créé n'est pas pour autant à mettre devant des yeux chastes. Décidé à booster le sex-appeal de ses installations, il appelle à la rescousse la Cicciolina qui accepte illico de délaissier son "popples". Le courant passe plutôt bien entre la porno star et le master mind de l'art américain. La série de photos MADE IN HEAVEN (1991) se transforme ainsi en best of Q de leurs baisés et diverses positions. Koons y bande comme un taureau, la Cicciolina met quant à elle ses talents de hardeuse à profit. «Au début, je ne voulais pas coucher avec lui. Poser pour les photos était une chose, faire l'amour avec lui en était une autre. Mais il sait comment on fascine

les femmes. Naïve comme j'étais, je suis tombée dans le panneau. Par la suite, il s'est avéré que coucher avec Koons n'était pas une si bonne idée.»
Pas mal d'eau a coulé sous les ponts depuis leur divorce et la bataille pour la garde de leur fils Ludwig. Mais aujourd'hui encore, on sent chez la Cicciolina une rage palpable à l'égard de son ex-mari qui lui doit sa première véritable intronisation auprès du grand public. Entre l'artiste hype et la porno star régressive, l'alchimie marketing était si parfaite qu'on se demande encore quelle était la frontière entre le happening, le plan de com' et l'histoire d'amour. Reste que leur couple était un tableau brillant de l'état de l'art à la fin du 20ème siècle. Une façon pour Koons de se transcender en tant qu'oeuvre.

L'éditeur des stars

Taschen publie une monographie archi-classe sur le golden boy de l'art contemporain.

Taschen met fin à une incongruité de l'édition d'art : Jeff Koons, qui se définit comme «l'artiste sur lequel on écrit le plus», n'avait pas de monographie digne de ce nom. Les éditions allemandes ont donc mis le paquet pour pondre un essai chiadé où la crème des critiques se fend d'une analyse sur le chef de file du post-Pop Art et du consumérisme des 80s. Un peu comme pour SEX AND LANDSCAPES, le livre-somme sur Helmut Newton, le tirage se limite à 1.500 exemplaires (750 €, ça douille), histoire de rappeler que tout ce que Koons touche se transforme en or. L'analyse perçute, les photos suivent. En résumé, de la belle ouvrage. Subsiste un malaise : la condescendance chronique avec laquelle le plasticien est traité, et que les auteurs tentent d'analyser. Le fin mot ? Les États-Unis adorent le toc, pas ceux qui en font et le crient sur tous les toits.